

## *CHAPITRE PREMIER*

### CHEZ LES DEMOISELLES JAFFRÉ

*Printemps 1730*

— Marion ! appela une voix impérieuse.

Mais Marion, qui revenait du puits, ne répondit pas. C'était une enfant de douze ou treize ans, presque une jeune fille, grande pour son âge, avec des yeux gris au regard hardi et une étonnante chevelure cuivrée, une véritable crinière qui s'échappait de la coiffe blanche et ruisselait sur sa nuque.

— Marion, répéta la voix. Où es-tu ?

— Tu n'entends pas ? dit la vieille Catherine. Mademoiselle Caroline t'appelle.

Marion haussa les épaules et posa son seau dans un coin de la cuisine :

— Elle m'appelle toute la journée, pour un oui ou pour un non, et après elle s'étonne que le travail n'avance pas. Je viens de frotter l'argenterie et de puiser de l'eau. Ça ne suffit donc pas ?

— Non, marmonna la vieille, ça ne suffit jamais. Mais si tu veux garder ta place, faut que tu obéisses.

À ce moment, la porte de la cuisine s'ouvrit avec violence et mademoiselle Caroline parut sur le seuil. C'était une vieille fille, non point tellement par l'âge que par l'aspect desséché et acariâtre de toute sa personne : un corps maigre, un visage anguleux où

pointait un long nez, des yeux jaunes malveillants et une bouche amère.

— Enfin, Marion, tu n'as pas entendu que je t'appelais ?

— Non, Mademoiselle, répondit effrontément Marion. J'étais dans la cour à puiser de l'eau.

Mademoiselle Caroline la regarda d'un air soupçonneux.

— Viens avec moi, ordonna-t-elle.

— Oui, Mademoiselle, dit Marion avec soumission.

Mais l'éclair qui passa dans son regard démentait son apparente docilité.

Elle ôta son tablier et suivit sa maîtresse au salon. Là, assise dans un grand fauteuil, se tenait mademoiselle Aurélie, sa robe de velours noir soigneusement lissée sur les genoux. À l'opposé de sa sœur, elle était toute en rondeurs et ses yeux bruns, tout ronds eux aussi, exprimaient la bonté.

— Tiens, dit-elle en tendant une enveloppe à Marion. C'est un document urgent à porter chez le notaire. Il fait un beau soleil et cela te fera prendre l'air. Mais ne tarde pas trop en route. Les jours sont encore courts et la nuit tombera vite.

Il faisait, en effet, exceptionnellement beau en ce début du mois de mars 1730. Marion se saisit joyeusement de l'enveloppe et sortit.

Lorient était à l'époque un grand port de guerre et de commerce. De riches armateurs y faisaient le négoce des épices, du café et du coton avec l'Amérique du Sud et y logeaient dans de vastes hôtels particuliers. Les demoiselles Jaffré avaient hérité de leur père une de ces demeures sur le quai des Indes.

Dès qu'elle eut franchi la porte, Marion leva le nez vers le ciel où tournoyaient des mouettes. Comme elle enviait leur liberté ! Elle décida d'imiter leur indépendance et de faire un crochet par le port, tout proche, avant d'aller chez le notaire. Elle aimait

l'animation qui y régnait et qui contrastait avec l'atmosphère feutrée de l'hôtel des demoiselles Jaffré. Un trois-mâts, toutes voiles dehors, voguait vers la haute mer et l'aventure. Marion, fascinée, le regardait en songeant aux terres lointaines que décrivait monsieur Félix, le frère de ces demoiselles, lorsqu'il revenait de mer. Il était officier sur les vaisseaux du Roy Louis XV et il parlait, à la veillée, de ciels toujours bleus, d'oiseaux multicolores, d'épices et de coffres remplis d'or. Assise sur une petite chaise dans un coin du salon, Marion reprisait les torchons en l'écoutant, et rêvait.

Elle resta longtemps sur le port, puis se mit à courir vers l'étude du notaire pour rattraper le temps perdu. Un jeune garçon d'environ seize ans lui ouvrit la porte. Maître Pernec sortit de son bureau et prit l'enveloppe que lui tendait Marion, puis il considéra un instant la jeune fille et dit à son commis :

— Olivier, tu raccompagneras Marion chez les demoiselles Jaffré. Il se fait tard et il n'est pas prudent qu'elle rentre seule.

Il ne jugea pas utile d'expliquer que deux grands voiliers venaient d'accoster, lâchant leurs équipages dans les rues et les tavernes.

Les jeunes gens cheminèrent en silence. Marion regardait son compagnon à la dérobée : il était grand et mince, avec un beau visage aux yeux couleur de noisette et des cheveux blonds qu'il portait longs sur les épaules, à la mode de Bretagne. Ils croisèrent un groupe de matelots, passablement ivres, et Olivier, dans un geste de protection, passa un bras autour des épaules de Marion. Cet incident leur délia la langue.

— Comment vous nommez-vous ? demanda Marion.

— Olivier Guilherm.

— Et moi, c'est Marion Tromel, du Faouët.

— Vous êtes domestique chez les demoiselles Jaffré ?

— Elles disent qu'elles m'ont prise chez elles pour faire mon éducation parce que ma marraine le leur a demandé. Mais elles me traitent comme une domestique.

— Comment cela ?

— Eh bien ! Je fais le ménage, la lessive, la vaisselle, alors que je voudrais tellement apprendre à lire et à écrire. Mais elles ne veulent pas. Elles m'ont seulement appris mon catéchisme et à parler le français.

— C'est toujours cela, constata Olivier.

— Elles disent, continua Marion avec véhémence, qu'elles m'ont sortie de la misère, parce que mon père est mort et que ma mère est très pauvre. Mais moi, je crois que je sortirai plus sûrement de la misère si j'avais de l'instruction.

Elle leva vers lui son joli visage volontaire que la colère faisait rougir.

— Vous comprenez, je veux être riche, plus tard.

— Je comprends.

Ils firent à nouveau quelques pas en silence.

— Et vous, vous savez lire ? demanda enfin Marion.

— Oui, et écrire aussi. Je suis commis aux écritures chez maître Pernec. Il dit que si je travaille bien, je pourrai étudier le droit et devenir clerc de notaire.

— Oh ! dit Marion, émerveillée devant tant de science.

Elle ne savait pas ce qu'était un commis, ni un clerc de notaire, et n'osa pas demander.

Ils arrivaient devant la porte des demoiselles Jaffré.

— Vous voici arrivée, dit Olivier. Nous nous reverrons bientôt.

C'était une affirmation. Il prit la main de Marion dans la sienne et la serra. Elle comprit alors qu'elle avait trouvé un ami.

Il faisait à peine jour. Marion se leva sans bruit, s'habilla rapidement : un corsage et une jupe de drap brun, un tablier de coton rayé blanc et bleu. Elle ajusta avec soin, car elle était coquette, la seyante coiffe de Lorient qui posait une auréole blanche sur ses cheveux flamboyants. Elle saisit le baluchon qu'elle avait préparé la veille : un grand fichu à carreaux rouges et blancs noué aux quatre coins, dans lequel elle avait mis les quelques vêtements qu'elle possédait et ses sabots neufs ; pour la route, les vieux feraient l'affaire. Elle s'assura que le couteau qu'elle avait dérobé la veille dans la cuisine était bien dans la poche de son jupon, puis elle descendit pieds nus de sa mansarde, ouvrit avec précaution la porte d'entrée et la tira tout aussi silencieusement derrière elle.

Avec la porte, c'étaient sept ans de sa vie que Marion fermait derrière elle. Elle était arrivée chez les demoiselles Jaffré à onze ans et elle en avait maintenant dix-huit.

Par chance, il ne pleuvait pas. Elle chaussa ses sabots et courut vers l'étude de maître Pernec. Elle arriva au moment où Olivier ouvrait les volets.

— Marion, s'étonna-t-il, que fais-tu là de si grand matin ?

Marion reprit son souffle :

— Je me suis enfuie. Je retourne chez nous, au Faouët.

Olivier réfléchit. Il réfléchissait toujours avant de parler ou d'agir. Il dit enfin :

— Attends. Je vais ouvrir la porte.

Il fit entrer Marion dans la maison.

— Alors, comme ça, dit-il enfin, tu as décidé de partir ?

— Oui, je suis trop malheureuse ici. Mademoiselle Caroline prétend que je suis insolente, paresseuse et menteuse.

— Peut-être qu'elle a raison.

Marion regarda son ami, stupéfaite :

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je dis qu'elle a peut-être raison. Mais l'important n'est pas comment tu es, mais pourquoi tu l'es. Écoute, Marion, cela fait maintenant cinq ans que nous nous connaissons, cinq ans que nous nous retrouvons tous les dimanches à la promenade et que tu me parles de ta vie. Je sais que tu as fait exprès de casser la belle potiche en porcelaine de Chine qui était sur la cheminée...

— Mais c'était parce que la vieille Catherine avait dit que je mettais du beurre sur mes crêpes et qu'on m'avait grondée. Pourquoi ces demoiselles, qui ne font rien, mangeraient-elles du beurre et pas moi, alors que je travaille ?

— ...Que tu as dit à mademoiselle Aurélie qu'elle était vieille, laide et stupide !

— Ça, je l'ai toujours regretté. Mais elle m'avait exaspérée en disant que nous étions tous frères, enfants d'un même Dieu. Ah, oui ! Comment se fait-il alors qu'elle soit si riche et moi si pauvre ? Comment se fait-il qu'il y ait des maîtres et des serviteurs ?

— ...Que tu as mis le feu à la couette du lit de mademoiselle Caroline.

— Mais c'est parce qu'elle ne voulait pas que mademoiselle Aurélie m'apprenne à lire ! Elle me répétait sans arrêt que, quand on est pauvre, on n'a pas le droit d'être belle, intelligente et instruite.

— Tu vois donc, conclut Olivier, que l'important est de savoir pourquoi tu es insolente, menteuse et paresseuse. Et le pourquoi, c'est que tu es malheureuse. Donc, tu as raison de partir. Seulement, ajouta-t-il, je crains que tu ne sois aussi malheureuse au Faouët.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Parce que tu cherches la justice et que la justice, ça n'existe pas.

— Je ne te crois pas, lança Marion, les yeux pleins de défi.

— C'est pourtant ce que j'ai appris en étudiant le droit. Les pauvres restent pauvres, et les riches restent riches. Mais tu as raison, Marion, il faut quand même essayer.

Ollivier entra dans la maison et réapparut avec une miche de pain et un morceau de lard, enveloppés dans un torchon.

— Tiens, prends cela, tu en auras besoin pour la route.

— J'ai déjà des crêpes.

— Prends-le tout de même. Ça te fera des provisions. Bon courage, Marion.

— Olivier, quand nous reverrons-nous ?

— Je ne sais pas. Vois-tu, j'ai une bonne place ici, une place sûre, et pourtant j'envie ton courage et ta liberté. Je suis comme le chien, attaché à sa niche, et toi tu es une jeune louve.

Il ajouta, après un moment d'hésitation :

— Peut-être bien qu'un jour j'ira te retrouver au Faouët.

Le visage de Marin s'éclaira. Elle lui planta un gros baiser sur la joue et partit. Olivier la suivit des yeux jusqu'au coin de la rue. Elle se retourna et lui fit un signe de la main. Il resta longtemps sur le pas de la porte, passant et repassant les doigts sur sa joue, là où Marion l'avait embrassé.